



Distribution de vêtements aux naufragés anglais sauvés par les équipages du « Flora » et du « Titan ».

Une partie de la flotte ennemie fila vers le Skager-Rack, l'autre sur Heligoland et Wilhelmshaven, par les nombreuses passes ménagées entre les îles du Schleswig.

A 9 heures la bataille était terminée, mais les flotilles anglaises firent pendant la nuit plusieurs attaques réussies et atteignaient plusieurs navires allemands.

Le 1er juin, à 2 heures de l'après-midi, la flotte britannique rentrait pour se ravitailler en charbon.

« L'amirauté anglaise », fait observer Olivier Guihéneuc dans son excellent ouvrage « La bataille navale du Jutland » a publiquement et complètement avoué les pertes britanniques dès son premier communiqué (du 2 juin). En voici la liste :

- « Queen-Mary », croiseur de bataille, (28.000 tonnes).
- « Indefatigable », croiseur de bataille, (19.100 tonnes).
- « Invincible », croiseur de bataille (17.600 tonnes).
- « Defence », croiseur-cuirassé, (14.800 tonnes).
- « Black-Prince », croiseur-cuirassé, (13.750 tonnes).
- « Warrior », croiseur cuirassé, (13.750 tonnes).
- « Ardent », destroyer (920 tonnes).
- « Turbulent », destroyer (1850 tonnes).
- « Tipperary », destroyer (1850 tonnes).
- « Fortune », destroyer (950 tonnes).
- « Sparrowhawk », destroyer (950 tonnes).
- « Nomad », destroyer (1200 tonnes).
- « Nestor », destroyer (1200 tonnes).
- « Shark », destroyer (950 tonnes).

Quant aux Allemands, ce n'est qu'à la fin de leur 5e communiqué, le 8 juin qu'ils avouent la perte du « Lützow » — un croiseur de bataille de 28.000 tonnes ! — et du croiseur léger « Rostock », coulés à la suite de leurs avaries de combat, en rentrant au port !

Voici d'ailleurs la liste des pertes allemandes avouées en détail, et qui a paru afin de ne pas effrayer l'opinion publique :

- « Lützow », croiseur de bataille de 28.000 tonnes.
- « Pommern », cuirassé pré-dreadnought de 13.200 tonnes.
- « Wiesbaden », croiseur léger neuf de 5600 tonnes.
- « Elbing », croiseur léger de 4350 tonnes (ex « Murawiew-Amurski »).

« Rostock », croiseur léger de 4900 tonnes.

« Frauenlob », vieux croiseur léger de 2700 tonnes.

5 torpilleurs des types neufs, V 1 à V 6 ; G 7 à G 12 ; S 13 à S 24, tous de 570 tonnes, avec tubes de 50 mm. et canons de 8,8.

Mais les pertes réelles allemandes étaient bien plus sérieuses et doivent être complétées comme suit :

Cuirassés et croiseurs de bataille :

Ont été vus couler :

2 cuirassés type dreadnought (un, au moins, torpillé, l'autre coulé par le canon).

1 cuirassé type « Deutschland » (torpillé à 2 h. 30 du matin).

Ont été vus si gravement avariés qu'ils n'ont pas dû pouvoir rentrer au port :

1 croiseur de bataille (« Lützow », avoué par les Allemands, coulé à la suite de ses avaries de combat).

1 autre croiseur de bataille (torpillé).

1 dreadnought, (torpillé).

Croiseurs légers :

Ont été vus couler, cinq croiseurs légers.

Parmi les bâtiments coulés se trouvent le « Westfalen » et le « Ostfriesland » ; parmi les cuirassés il faut noter le « Kronprinz », le « Koenig-Albert », « Prinz Regent Luitpold » et le « Friedrich-der-Grosse ». Le second croiseur de bataille coulé serait le « Hindenburg ».

On estime les pertes en personnel pour les quatorze unités de la flotte anglaise (137.000 tonnes), à 6400 hommes. Les pertes de la flotte allemande sont estimées à 18 unités, 138.000 tonnes, et 6400 hommes également, mais ce sont là des chiffres approximatifs, bien que tout porte à croire que les pertes allemandes furent au moins aussi lourdes que celles des Anglais.

Cela n'a pas empêché les Allemands de proclamer leur victoire et de la célébrer sur tous les tons de la manière habituelle. Ils purent d'autant plus aisément répandre de fausses nouvelles dans le monde que le communiqué officiel anglais se fit attendre vingt quatre heures.

La presse allemande jubilait.

« L'invincible flotte anglaise a été rejetée dans les trous où elle se tenait cachée depuis le commencement de la



Retour des matelots anglais après la bataille du Jutland.

guerre», déclarait solennellement la *Gazette populaire de Cologne*.

L'éveil fut d'autant plus terrible lorsque la vérité, malgré tout, se fit jour. L'empereur — et c'est là un détail qui permet de juger exactement la situation — se rendit seul à Wilhelmshaven, parla peu et fit consigner au public l'accès des chantiers et des ports. La flotte allemande rentra désarmée et aucun Allemand ne put saluer les vaisseaux victorieux. Tandis que la flotte de l'amiral Jellicoe était prête à reprendre la mer, l'ennemi se trouvait désormais plus faible sur mer qu'il ne l'était avant le combat.

Aussi le colonel Gaedke avait-il parfaitement raison quand il écrivait dans le *Vorwaerts*. « Il faut, de même, tenir compte de la suprématie navale de l'Angleterre que notre glorieuse victoire du Skager-Rack non seulement n'a pas détruite, mais n'a pas même réussi à ébranler. »

On avait osé proclamer que le blocus ne tourmenterait plus désormais les pauvres populations. Mais il s'en fallut de beaucoup que cet espoir se réalisât. Bien au contraire, le blocus devint encore plus angoissant et seuls quelques navires de commerce purent continuer à naviguer dans la mer Baltique.

Et pendant ce temps les navires marchands et les paquebots anglais poursuivirent leurs traversées ordinaires, tout comme auparavant; les transports de centaines de milliers de soldats, de millions de tonnes d'approvisionnements, de pleines cargaisons d'artillerie ne s'arrêtèrent pas un instant dans la Manche, la Méditerranée, l'Océan Indien et l'Océan Atlantique. Tels sont les résultats de ce que les Allemands prétendaient être une défaite.

En résumé, les Anglais furent vainqueurs, mais leur victoire ne fut pas décisive. L'amiral Beatty, le vainqueur du « Doggerbank », manœuvra superbement, vaillamment soutenu par les lieutenants; les contre-amiraux Hod, Arbuthnot et Evan-Thomas.

Un membre de l'équipage d'un des cuirassés raconta comme suit ses impressions :

« Oui, vous avez raison, j'étais dans la hune de misaine, d'où je suivis toute l'affaire. Je vous ai raconté, en effet, que je suis demeuré là 17 heures, n'est-ce pas ? Uniquement absorbé par le maniement de longues-vues, de revolvers, de respirateurs, de protège-oreilles, que sais-je encore ? Je ne puis rien imaginer qui soit plus saisissant que notre réunion finale avec les croiseurs cuirassés. Ils arrivèrent à tribord à une vitesse formidable tandis qu'ils tiraient sur un ennemi qu'il nous était impossible d'apercevoir. Même avant notre entrée en scène, le bruit était si intense que nous en étions presque assourdis. Puis la grande flotte ouvrit le feu. Nous attaquâmes d'abord un

des « Kaisers », qui était à peine perceptible à l'horizon et seulement lorsque le vent se retirait. Toute l'escadre de haute mer semblait une flamme.

On éprouve une sensation fort étrange, lorsqu'on se trouve ainsi dans la hune de misaine et que l'on arrête ses regards sur une partie de mer relativement intacte, de voir soudain s'élever quatre à cinq effroyables colonnes d'eau de 100 pieds de hauteur au moins qui viennent on ne sait d'où, tandis que des éclats de bombes s'abattent dans la mer, ou que les projectiles sifflent au-dessus de votre tête avec un bruit de train express pour aller tomber à un mille de distance.

Vous voyez l'ennemi cracher six grandes flammes à une distance d'un nombre de milles à peu près égal et alors vous pensez pendant 10 à 15 secondes que deux tonnes de mort subite arrivent sur nous. Mais en voyant les colonnes d'eau s'élever toutes les six à tribord, vous poussez un soupir de soulagement. De l'autre côté il y a un plaisir barbare et passionnant à tirer sur un autre navire.

Vous entendez le commandement de « feu ! »; la hune de misaine se soulève, vous donnant un coup à la figure; un énorme nuage jaune de fumée de cordite — la charge pèse 2000 livres — monte vers le ciel et se dissipe, juste au moment où l'officier dit « temps », et alors vous voyez les gerbes d'eau s'élever, tantôt entre le navire et l'ennemi, tantôt derrière l'ennemi, ou, si la chance vous favorise, une immense flamme se déclare chez l'ennemi et lorsque la fumée a disparu, vous avez le temps de voir qu'il est bel et bien en feu, avant de lui envoyer la seconde salve. J'eus la joie indicible de voir que le « Lützow » reçut une salve qui le fit couler.

Nous vîmes aussi brûler le « Rostock ». Aussi, lorsque ce soir là je descendis de la hune de misaine, j'étais noir comme un nègre, épuisé et tenaillé par une faim de cheval.

J'aurais voulu que vous voyiez le spectacle qu'offrait notre bâtiment entre les ponts. Partout de l'eau, des chaises, des bancs, des boîtes, des livres et tous les objets imaginables répandus de tous côtés. Nous ne nous préoccupions pas le moins du monde, car chacun songeait au lendemain qu'on attendait avec impatience.

Des contre-torpilleurs et des croiseurs légers continuèrent à attaquer l'ennemi pendant toute la nuit comme de beaux diables et lorsque je me réveillai à 2 heures au signal de « prêt au combat », je croyais avoir dormi à peine trois minutes et demie.

Vers 3 heures nous aperçûmes un zeppelin qui fut furieusement bombardé et qui disparut comme une flèche.

Cette bataille mémorable a été longuement commentée.



Un lance-mines en pleine mer.

« Imaginez », écrit Macneille Dixon, (1) « une mer calme et brumeuse, sur une immense étendue sont dispersées les escadres des grands bâtiments, entourés de tout un essaim de croiseurs légers et de destroyers, engagés eux-mêmes dans de violents combats, ce qui constitue autant de batailles partielles au milieu de la bataille générale. On peut conclure de là que cette bataille rejette dans l'ombre la simplicité classique de bataille comme celle des bouches du Nil et de Trafalgar. Toutefois les manœuvres principales sont claires.

Les Anglais subirent les plus lourdes pertes dans la première phase, et les Allemands pendant les phases suivantes, alors que l'effet de leur artillerie diminuait rapidement, tandis que la nôtre était constamment entretenue. »

Les Anglais firent preuve d'un esprit chevaleresque très remarquable.

« Le commandant fut tout simplement merveilleux », écrit un jeune officier dans une lettre à ses parents.

« En 24 heures il n'abandonna le pont une seule minute et resta sur le pont ou dans la tourelle pendant tout le temps que nous fûmes dehors et jamais je ne l'ai vu aussi calme et aussi immobile. Il fumait tranquillement sa pipe comme s'il ne se passait rien d'extraordinaire. »

Un petit contre-torpilleur britannique, le flanc déchiré par un gros obus qui était destiné à un croiseur cuiras-

sé, laissant échapper de la vapeur par toutes ses ouvertures, capable de marcher encore droit devant lui, mais non d'éviter un autre navire, parce qu'il était sans direction, vint se mettre en travers de notre ligne, courant les plus grandes chances d'être éperonné par une douzaine de navires et criait à coups de sirène : « Laissez-moi passer ! » Mais l'équipage était rangé sur le pont arrière, vêtu de vestes de sauvetage, prêt à faire le dernier plongeon — et il poussait des cris de victoire, comme aurait fait une grande foule enthousiaste défilant devant le Roi.

* * *

Mais comme la grande flotte allemande ne pouvait plus se risquer en mer, on résolut de rendre impitoyable la guerre sous-marine.

Le 1er février 1917, l'attitude de l'Allemagne qui ne s'était jamais distinguée par une modération excessive ni par le souci des droits et des existences de marins neutres, devint nettement odieuse. A ce moment la Hollande n'avait pas perdu moins de 24 bateaux torpillés par les Allemands.

On serait tenté de croire que le gouvernement allemand fut poussé à ce dernier acte de désespoir par les coups répétés que lui administraient les armées alliées sur le front de l'Ancre et de la Somme, par les manifestations de mécontentement du peuple qui reprochait à la politique prussienne ses souffrances et ses privations, et

(1) « La flotte anglaise à la guerre. »



Naufragés boches après la bataille du Jutland, recueillis par les Hollandais à Bergen.

par les appels désespérés des Turcs à la veille d'être chassés l'épée dans les reins des riches vallées de la Mésopotamie.

Quoi qu'il en soit l'Allemagne a probablement jugé le moment favorable pour entreprendre la guerre sous-marine impitoyable, que les éléments impérialistes réclamaient depuis si longtemps, entre autres le dictateur militaire von Hindenburg, qui déclarait dès le mois de janvier sur le ton de forfanterie habituel aux Allemands :

« Notre front est solide comme un roc, sur tous les points. Nous disposons partout des réserves nécessaires; l'esprit des troupes est bon et plein de confiance. L'ensemble de la situation nous permet d'assumer toutes les conséquences qui découlent de la guerre sous-marine illimitée. »

La guerre sous-marine illimitée fut donc déclarée le premier février 1919, et la Hollande, dont les voies maritimes traversent nécessairement la zone dangereuse, se vit couper les communications vitales.

Lorsque l'Allemagne fit connaître son nouveau plan, un grand nombre de navires hollandais se trouvaient en pleine mer et sept étaient ancrés dans le port de Falmouth. Le 22 février l'Allemagne donna l'assurance que pour une fois ces navires pourraient rentrer sans être inquiétés. Malgré cette garantie, les choses se passèrent autrement.

Pour permettre aux navires de rester ensemble l'«Eemland» fut désigné pour prendre la tête du convoi, parce qu'il était le bateau le plus lent. Et les navires partirent dans l'ordre suivant :

«Eemland», «Jacatra», «Noorderdijk», «Zaandijk», «Menado», «Bandoeng» et «Gaasterland».

Vers 3 heures 12 de l'après-midi l'«Eemland» aperçut à bâbord deux canots de sauvetage qui avaient à leur bord l'équipage du vapeur norvégien «Normanna», qui avait été torpillé à midi.

Les capitaines hollandais se mirent en rapports les uns avec les autres au moyen de signaux et décidèrent que le «Noorderdijk» et le «Jacatra» recueilleraient chacun un de ces canots. Pour effectuer cette manœuvre le «Jacatra» passa entre l'«Eemland» et le «Zaandijk», afin de s'approcher du «Noorderdijk».

Les marins norvégiens furent recueillis au bout de

quelque temps, car il fallut naturellement un certain laps de temps pour accomplir ce sauvetage. Or, deux ou trois heures après, au moment où le «Jacatra» revenait après avoir accompli son acte de miséricorde et se disposait à reprendre sa place dans le convoi, une torpille fut lancée sur lui sans aucun avertissement préalable. Cette torpille, heureusement, manqua son but et passa à 6 mètres environ de la proue du «Jacatra». Puis on vit une autre torpille passer à un mètre de la proue de l'«Eemland». Jusqu'à ce moment on n'avait remarqué aucun sous-marin et aucun avertissement n'avait été donné, mais lorsque le sous-marin vit qu'il avait manqué son but, il remonta à la surface, se dressa dans le crépuscule comme un sinistre fantôme derrière le «Gaasterland» et lança un obus sur l'ensemble du convoi. Tous les hommes qui étaient à bord des sept bateaux entendirent clairement le sifflement de cet obus, et on s'imaginait sans peine les sentiments qu'ils éprouvèrent à cette minute.

Le commandant du sous-marin ne semblait d'ailleurs pas exempt de nervosité, ce dont il ne faut pas être surpris vu la surveillance constante des patrouilles anglaises. Le sous-marin accosta le «Gaasterland» à toute vitesse et l'équipage reçut l'ordre de quitter le navire en cinq minutes. Les mêmes ordres furent transmis au «Menado», au «Jacatra» et au «Noorderdijk».

Cinq minutes après, le capitaine du «Noorderdijk» venait de descendre son canot qui se dirigeait vers le sous-marin pour montrer les papiers du bord au commandant, lorsque l'embarcation fut presque renversée par le remous produit au passage d'une torpille et trois de ses occupants lancés par-dessus bord. La torpille atteignit le «Noorderdijk» et le fit couler.

Presque aussitôt après le «Jacatra» fut également atteint par une torpille. Puis le sous-marin accosta l'«Eemland», le «Bandoeng» et le «Zaandijk» et donna cinq minutes à chacun des équipages pour prendre place dans les canots.

Le «Bandoeng» fut torpillé au bout de sept minutes et le commandant du sous-marin prit possession du bateau du capitaine du «Bandoeng», à bord duquel il plaça un officier et deux hommes. Les matelots du «Bandoeng» reçurent de l'officier allemand l'ordre de ramer



Internés allemands à Southend.

vers le «Zaandijk». Tandis que le capitaine du «Bandoeng» était obligé d'assister comme un passager sans défense à la disparition de son navire qui avait une large voie d'eau dans le flanc, il insista auprès du commandant du sous-marin pour que l'un des bateaux au moins fût épargné et servit de refuge aux équipages, mais sa requête fut repoussée avec dédain.

Pendant qu'il errait sur les lieux, il vit dix hommes rassemblés sur la tour du sous-marin. La nervosité, dont les Allemands avaient fait preuve au début des opérations semblait avoir totalement disparu, et les marins allemands étaient en train de s'amuser des effroyables ravages qu'ils voyaient autour d'eux. Arrivés près du «Zaandijk» l'officier allemand et un de ses hommes se rendirent à bord et y déposèrent une certaine quantité de bombes, afin qu'il fut détruit à son tour.

Les Allemands déposèrent ensuite des bombes dans les autres bateaux. Les malheureux équipages furent abandonnés à leur sort.

Les bombes explosèrent au bout de dix minutes, et on apprit ainsi que les jolis navires étaient détruits, bien que l'obscurité empêchait de les voir sombrer.

Après avoir été ainsi témoin de la destruction de leurs navires, les hommes qui avaient pris place dans les canots de sauvetage se dirigèrent vers le «Bishop», dont les reflets étaient à peine perceptibles; le sémaphore était trop éloigné pour qu'on pût apercevoir sa lumière.

Jusqu'à 4 heures du matin le temps resta beau, calme et assez serein, comme au moment de l'attaque. Mais à cette heure le ciel commença à se couvrir et une brise fraîche et la mer devenue plus houleuse rendirent le trajet plus difficile, à mesure que les hommes approchaient de la terre ferme; enfin une forte houle et une violente marée du nord les obligèrent à abandonner la partie, c'est pourquoi ils retournèrent et se dirigèrent vers la St-Mary's Bay, dans les îles Scilly. Les bateaux de sauvetage de St-Mary, qui avaient été prévenus par des fusées du «Bishop» se portèrent à leur rencontre un peu en dehors de la baie et les pilotèrent jusqu'à terre, où ils furent enfin en sûreté.

Un accueil particulièrement cordial leur fut réservé aux îles Scilly, dont la population toute entière semblait enchantée de pouvoir faire quelque chose en faveur des malheureux naufragés.

Le lendemain 24, les marins, au nombre de 300 environ, partirent pour Penzance, où ils furent reçus par le consul des Pays-Bas, M. H. H. Beezach, qui fit ce qu'il put pour leur faire oublier les privations endurées. Les marins en témoignèrent une profonde reconnaissance à M. Beezach et on comprend combien il lui fut difficile de pourvoir d'emblée des vivres nécessaires 300 hommes épuisés sans y avoir été préparé en aucune façon. Ce-

pendant il s'acquitta de cette mission avec un zèle et un enthousiasme extraordinaires.

Plus tard les hommes apprirent avec la plus grande joie que l'un des sept navires — le «Menado» — avait été sauvé. Des navires de reconnaissance anglais l'avaient rencontré le 23 à 4 heures du matin et l'avaient ramené à Falmouth.

Les bombes semblaient n'avoir produit sur ce bateau que peu d'effet. Deux d'entre elles avaient produit dans ses flancs des trous d'un mètre carré environ, mais l'une d'elle n'avait pas explosé.

En revoyant le «Menado» les marins eurent l'occasion de juger une fois de plus la mentalité allemande. On s'aperçut en effet que le navire avait été entièrement pillé. Plusieurs uniformes manquaient (dont quelques-uns appartenant à la Marine royale néerlandaise), et l'espionnage allemand pouvait s'en servir avec profit.

L'équipage du sous-marin n'avait même pas hésité à emporter des portraits d'épouses et de fiancées qu'il avait trouvés dans les cabines.

Nous ne pouvons étendre notre relation à d'autres navires, ce qui précède démontre suffisamment les procédés de l'Allemagne.

Toutefois nous voulons faire ressortir que même les navires du Relief-fund étaient en danger, en citant le cas du «Haelen».

Le «Haelen» devint, lui aussi, une proie de la furie allemande. Parti de Rotterdam à destination de New-York en suivant les passes dites «franches», il fut bombardé inopinément. Pendant que l'équipage se sauva dans les canots, un sous-marin allemand émergea et continua le bombardement, tuant sept hommes.

Après cet exploit seulement le pirate fit une enquête qui l'amena à abandonner le navire obligé d'entrer dans un port norvégien pour réparer ses dégâts.

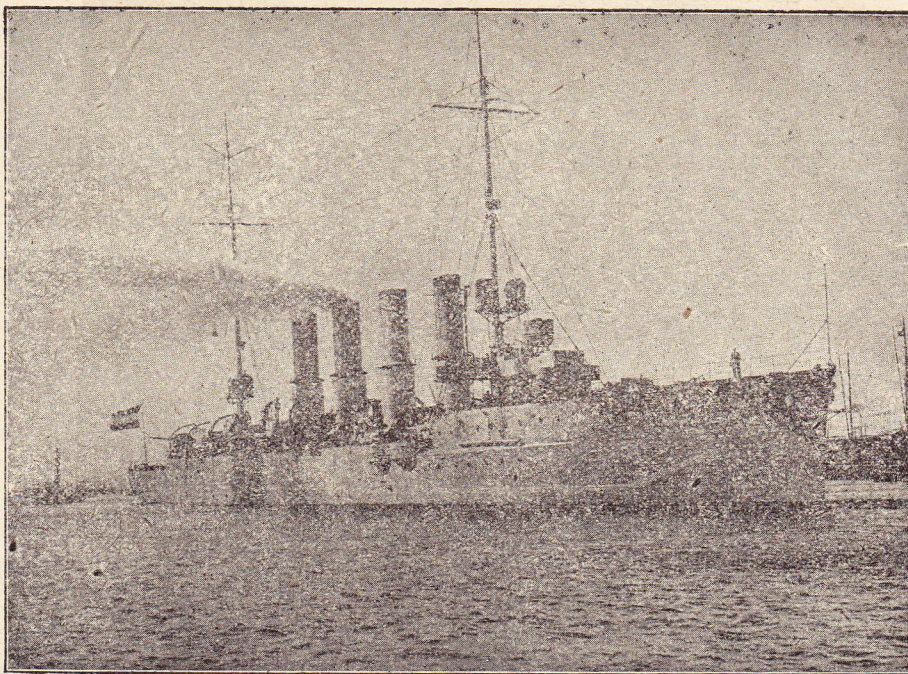
Sept personnes donc, dont trois Belges de Flessingue, périrent en mer.

Tout le monde sait qu'il existe à Flessingue un pilotage belge. Nombre de pilotes, aide-pilotes, rameurs et leurs enfants, quoique nés là-bas, sont et restent Belges. En temps de paix même les pilotes allaient exercer leur droit de vote en Belgique; plusieurs de leurs fils, nés et élevés à Flessingue, combattirent à l'Yser, d'autres étaient morts pour la Belgique ou séjournaient dans des camps de prisonniers en Allemagne.

De là l'expression «Belges de Flessingue».

Des quatre qui étaient à bord du «Haelen», trois périrent. Nous avons appris que les sept hommes tués, étaient précisément les sept compagnons qui, en cas de danger, devaient occuper la même barque. Ils étaient donc groupés à cet effet quand la mort vint les surprendre.

Polydore Van Outryve, premier officier, marin intré-



Le cuirassé « Breslau ».

pide et homme de devoir avait à peine 26 ans. Son père était pilote à Flessingue et lui-même habitait avant la guerre, Anvers.

S'adressant avant son départ à un des marins demeure au pays, il avait dit :

« J'ai deux frères au front, qui combattent, j'ai de la famille en Belgique, qui souffre, et je refuserais d'aller chercher à manger pour notre peuple affamé ! »

Le troisième officier Edouard Hubert, était mort aussi. Le dimanche 11 mars le pauvre père prit congé de ses six enfants et de ses vieux parents, leur laissant une épingle de cravate en or et quelqu'argent. Avait-il le pressentiment d'une catastrophe ?

Sa femme l'accompagna jusque Rotterdam et voulut le ramener à Flessingue. Mais lui ne le put, voulant gagner de quoi nourrir sa nombreuse famille, son vieux père et sa mère infirme.

La troisième victime était un enfant, François Mortier, âgé de seize ans. Quelques semaines auparavant il fréquentait encore les classes de l'athénée Belge de Flessingue. Mais il voulait gagner la mer, et quoique ses parents le jugeaient trop jeune il insista pour travailler au ravitaillement du peuple. D'ailleurs quel danger y avait-il au « Relief fund » ?

Au début le bruit circulait que les tués avaient été enterrés à Stavenger. Il n'en était rien, car un pêcheur de Ymuiden qui exerçait sa profession dans les passes franches remonta dans ses filets le corps de François Mortier, qu'il ramena à son domicile.

En suite d'une annonce insérée dans un journal, le père et un oncle de Mortier se rendirent à Ymuiden, et quoiqu'ils n'avaient aucune indication précise — le journal ne renseignait pas de nom évidemment — la famille avait des soupçons... et des espoirs.

Arrivés de bonne heure dans le petit port de pêche ils durent attendre bien longtemps avant de commencer leurs investigations. Ils rendirent visite au pêcheur qui avait ramené le cadavre. Engelbert Krap avait repêché le corps le vendredi 23 mars dans les eaux neutres ; le dimanche suivant il le déposa à Ymuiden où il avait été enterré. Les parents ne virent donc que les effets ensanglantés et les reconnurent immédiatement, comme ceux du petit Mortier.

Ils demandèrent alors et obtinrent l'autorisation de faire déterrer et ouvrir le cercueil. Quand le père put regarder dans la bière il reconnut son fils que la mort, après deux semaines environ, n'avait pas encore défi-

guré. Les obus du lâche sous-marin l'avait blessé à la tête, au corps et aux jambes. On remit au malheureux père à qui la mer avait rendu le corps de son enfant assassiné, un éclat d'obus, en souvenir.

La dépouille mortelle fut ramenée à Flessingue et enterrée, enveloppée dans les couleurs nationales, avec grande solennité...

* * *

Evidemment l'Allemagne fit aussi la guerre aux navires-hôpitaux malgré les conventions qui leur garantissaient la sécurité.

Des sous-marins allemands les torpillaient, assassinant ainsi des blessés, des médecins et des infirmiers, et elle s'excusait en prétextant que ces navires transportaient des munitions.

Quoi de plus facile qu'une telle allégation sans aucune preuve d'ailleurs ?

Nous donnerons ici quelques échantillons de ses pratiques.

Le premier navire-hôpital qui périt fut le russe « Portugal », amarré le 17 mars 1916 à la côte Turque de la mer Noire, en route de Batoum vers Ofi.

Il avait en remorque une flotille de bateaux à fond plat destiné au transport des blessés de la côte jusqu'à bord.

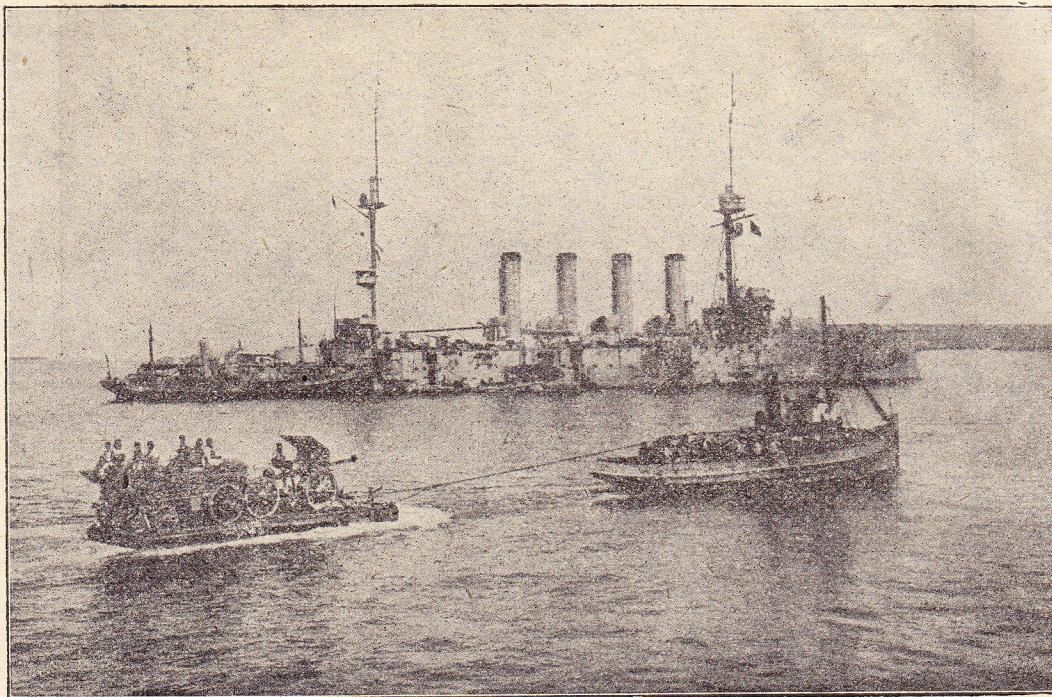
On s'occupait à vider un de ces bacs faisant eau, pendant que le « Portugal » était à l'ancre. Il n'y avait à ce moment là à bord, que le personnel sanitaire et l'équipage, mais aucun blessé. Le temps était clair.

Tout à coup le veilleur aperçut un périscope dans la direction du bateau, mais les officiers, confiants, rassurèrent l'équipage. Avant d'être affecté au service de la Croix rouge, le « Portugal » appartenait aux « Messageries Maritimes » et officiers et équipage français étaient restés à bord.

Le gouvernement russe en avait avisé les gouvernements turc et bulgare qui avaient donné leur assentiment. Les signes distinctifs du bateau ne pouvaient passer inaperçus par un temps aussi clair.

Le capitaine et les officiers expliquèrent aux hommes qu'ils devaient garder leur calme et ne prendre aucune précaution pour ne pas éveiller de soupçons chez le commandant du sous-marin.

Ce dernier s'approcha toujours lentement et lança une torpille qui manqua son but. Alors il fit le tour du « Portugal » et envoya à 30 ou 40 pieds de distance une



Un cuirassé anglais débarquant un canon.

seconde torpille qui vint frapper le bateau en plein milieu dans la chambre des machines. Une effroyable détonation suivit : le navire se brisa en deux et la plupart des personnes à bord furent englouties dans le désarroi général ; par une explosion encore plus violente les chaudières éclatèrent et poupe et proue disparurent en même temps dans les flots.

Quarante-cinq personnes du personnel sanitaire, dont vingt et un infirmiers périrent. Vingt et un Russes et neuf Français perdirent la vie. Quatre-vingt-cinq vies humaines finirent dans les flots.

Un témoin oculaire, qui lui-même fut projeté dans la mer, raconta plus tard :

« Je regardai autour de moi. Le « Portugal » n'existait plus. Des débris de la carcasse, des boîtes qui avaient contenu nos médicaments, du matériel de pansement et des provisions de voyage flottaient autour de moi. Partout des têtes et des bras luttèrent avec les vagues, et les cris de désespoir de ces malheureux étaient sinistres... A 8 ou 9 sazhens (56 ou 63 pieds anglais) de l'endroit où je me trouvais je vis un radeau de sauvetage vers lequel je nageai. Malgré mes vêtements trempés qui me contrarièrent beaucoup dans mes mouvements, j'atteignis le radeau. Une vingtaine de personnes, (exclusivement des hommes) s'y tenaient déjà.

Parmi eux, le pilote français qui avait aidé le capitaine. Immédiatement, lui et moi, nous nous mîmes à l'ouvrage, confectionnant un gouvernail au moyen de deux courroies que nous ramassâmes et à droite et à gauche nous plaçâmes un pilote. Après environ 8 minutes nous vîmes flotter un corps de femme, une sœur de charité... Nous la hissâmes sur le radeau, toute bleue, elle était inanimée, et ne donnait plus que de faibles signes de vie. Elle ouvrit enfin les yeux demandant où elle se trouvait ; je lui dis qu'elle était sauvée, mais bientôt après elle pâlit en criant qu'elle allait mourir. Elle me donna les adresses de sa famille pour que je lui fasse connaître son décès, puis se mit à cracher du sang et à délirer ; lentement cependant elle revint à la vie et fut bientôt hors de danger.

Pendant tout un temps nous continuâmes à voguer vers le rivage, et finalement nous fûmes pris en remorque par un canot qui traînait déjà une chaloupe de naufragés et nous déposait à la côte.

La paroi extérieure du « Portugal » était peinte en blanc et rayée d'une ligne rouge. Les cheminées étaient tein-

tes de la même couleur portant une croix rouge, et le drapeau avec la même insigne flottait au mat. Tous ces signes distinctifs étaient parfaitement visibles pour le sous-marin. Sa conduite du reste démontra que l'équipage n'ignorait pas avoir à faire à un navire-hôpital. »

L'Allemagne le prit bien haut quand une tempête d'indignation éclata dans les pays civilisés, et elle promulgua l'avis suivant doublé d'une menace :

« Le gouvernement allemand ne peut souffrir plus longtemps que le gouvernement britannique transporte des troupes et des munitions vers le théâtre principal de la guerre sous le couvert de la Croix rouge ; il déclare que dorénavant aucun navire-hôpital ennemi ne pourra être rencontré dans la zone limitée d'une part par une ligne allant de Flamborough-Head à Terschelling et d'autre part de Ushaut à Land's End. Si après expiration du délai fixé un navire-hôpital ennemi y est vu, il sera considéré comme navire de guerre et traité comme tel, sans autres obligations. »

L'Angleterre protesta contre cette mise en demeure, mais l'Allemagne ne s'en tint pas aux menaces. Pour preuve, le 8 juillet 1916 le « Vperird » fut torpillé, causant la mort de sept personnes.

Le 21 novembre 1916 le « Britannic » écopa : 50 morts ! Ce crime eut lieu dans la mer Egée. Il y avait 1200 blessés à bord. Le sous-marin ne se montra pas et l'on crût d'abord que le navire avait touché une mine, mais le « Kieler Zeitung » se mit en devoir de faire connaître d'une façon cynique, ce nouvel exploit.

Le lendemain le « Braemer Castle » sombra : un mort.

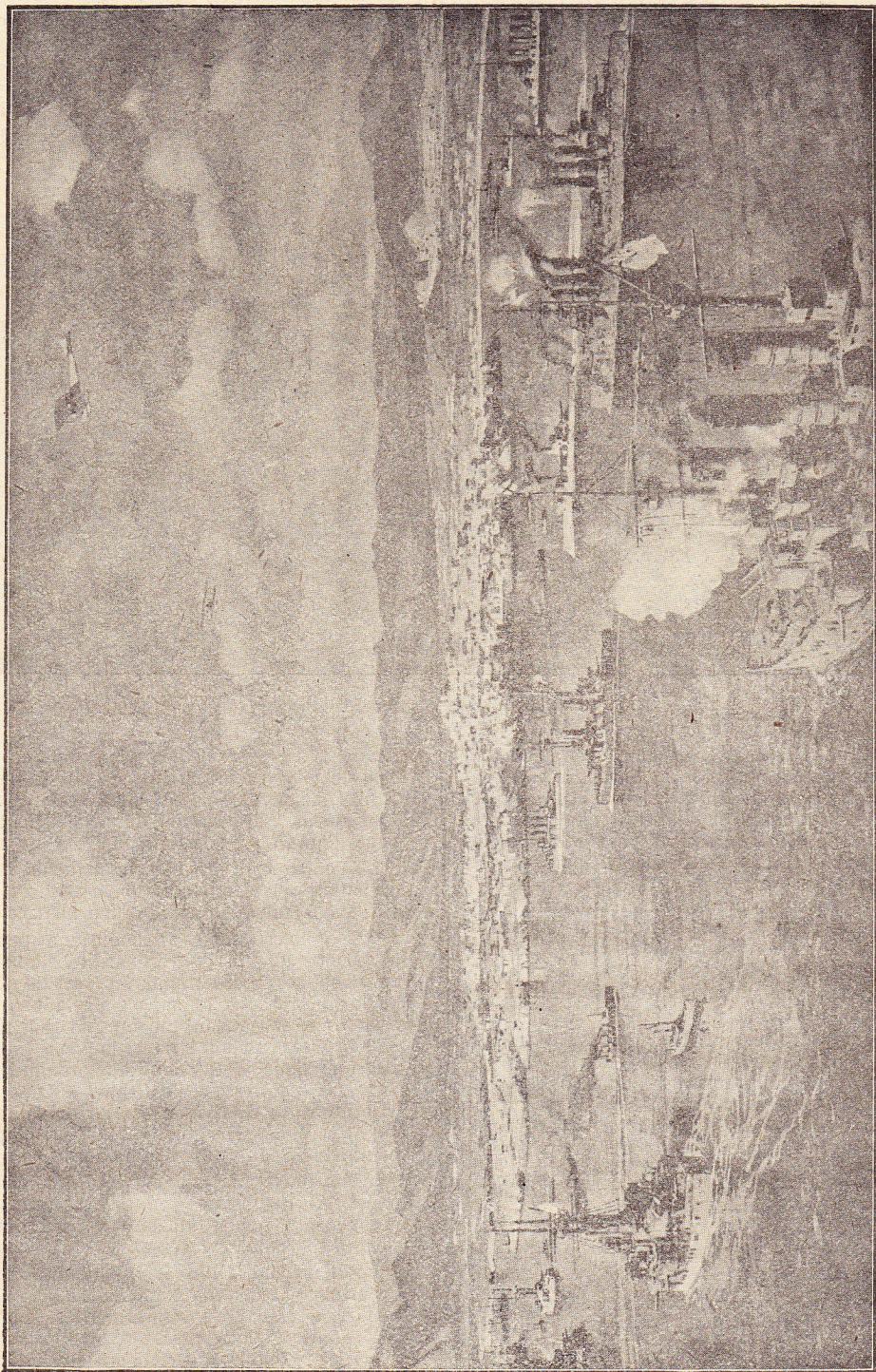
Le 20 mars 1917 on annonça la perte de l'« Asturias ».

Le navire-hôpital « Asturias » qui avait été attaqué sans succès le 1er février 1915 par un sous-marin allemand, fut torpillé et coulé dans la nuit du 20 au 21 mars 1917, ayant à bord tout l'équipage et le personnel sanitaire. L'amirauté britannique annonça, une semaine plus tard, cet exploit, dans les termes suivants :

« Le navire-hôpital britannique « Asturias », navigant tous feux allumés et portant les signes distinctifs de la Croix rouge bien éclairés, fut torpillé sans avertissement dans la nuit du 20 au 21 mars.

Les pertes humaines suivantes ont été occasionnées de ce fait :

Service sanitaire : 11 morts, 3 disparus (dont 1 infirmière-chef), 17 blessés.



La Flotte Anglo-Française devant Athènes.

Equipage: 20 morts, 9 disparus (dont 1 gouvernante), 22 blessés.

Le torpillage de ce navire-hôpital a été enregistré sur la liste des résultats des sous-marins, publiée hier par radiogramme allemand. »

Le navire-hôpital britannique « Gloucester » fut torpillé sans avertissement dans la Manche, la nuit du 30 au 31 mars. Tous les blessés purent heureusement être sauvés, et le lâche sous-marin se garda bien de s'attaquer aux torpilleurs venus au secours du navire en détresse.

Le 17 avril 1917, deux autres navires-hôpitaux, le « Donegal » et le « Lanfranc » subirent le même sort.

Par suite des agissements des Allemands torpillant à première vue les navires-hôpitaux et vu que l'éclairage et les signes distinctifs en firent une cible facile pour

l'ennemi, il n'était plus nécessaire de pourvoir les navires-hôpitaux de ces signes. L'un de ces deux bateaux n'était donc pas reconnaissable quoique transportant des blessés.

Ils étaient cependant accompagnés d'une escorte.

Le « Donegal » ne transportait que des Anglais légèrement blessés. Vingt-neuf de ceux-ci disparurent, en même temps que 12 hommes de l'équipage.

Le « Lanfranc » transportait en plus des 234 officiers et soldats anglais blessés, 167 prisonniers allemands blessés, un personnel médical de 52 membres et un équipage de 123 hommes.

Dont périrent :

2 officiers anglais blessés,

11 blessés anglais, de rang subalterne.

1 membre du personnel de la R. A. M. C.



FAC-SIMILÉ DE QUELQUES COUPURES, MISES EN CIRCULATION PENDANT LA GUERRE.

1. Kröben (Posen); 2. Orzegar (Silésie); 3 et 4. Gebweiler (Alsace-Lorraine); 5. Usines de Produits Chimiques Friede Bayer & Cie, Leverkusen (Rhin); 6. Heine (Westphalie); 7. Banque de Crédit à Wiche (Saxe); 8. Brühl (Rhin); 9. Colmar (Alsace-Lorraine); 10. Camp de prisonniers, Mauthausen (Autriche); 11. Taborá (Bohème); 12. Lille (France); 13. Ezen Stochau (Pologne russe); 14. Kopeke russe; 15. Société « De Schelde » à Flessingue; 16 et 17. Coupure d'un franc belge.

5 hommes d'équipage.

2 officiers allemands blessés.

13 soldats allemands blessés.

152 prisonniers allemands blessés furent sauvés par des patrouilleurs anglais, au risque d'être torpillés eux-mêmes

Les proches parents reçurent toujours avis de la perte de vies humaines.

Le « Lanfranc » transportait 200 prisonniers; au sujet de leur conduite, voici le rapport d'un officier anglais qui se trouvait à bord :

« Le « Lanfranc », raconte-t-il, « fut attaqué par un sous-marin le mardi soir à 7 h. 30, immédiatement après le dîner. Quelques-uns d'entre nous se promenaient sur le pont quand nous entendîmes tout à coup un grand vacarme, et constatâmes au même moment que le navire reçut un choc violent, suivi d'une explosion qui projeta partout des éclats de verre et de bois. C'est à peine si j'échappai au danger d'être lancé par-dessus bord et j'eus la plus grande peine pour me remettre daplomb.

Après quelques minutes les machines s'arrêtèrent et le « Lanfranc » fit mine de vouloir sombrer très vite, mais peu de temps après il s'immobilisa complètement.

Nous avions à bord près de 200 prisonniers de la Garde prussienne et environ le double de blessés anglais, parmi lesquels quelques-uns blessés mortellement.

Quand la torpille eut touché le « Lanfranc », les Allemands se précipitèrent comme des fous vers les canots de sauvetage. Un de leurs officiers s'approcha du canot près duquel je me tenais; sur mon ordre il s'arrêta et effrayé, il supplia : « Vous devez nous sauver ». Vous attendrez votre tour, lui dis-je.

D'autres Prussiens prouvèrent leur lâcheté en se mettant à genoux pour implorer pitié; d'autres firent « Kammarad », comme ils faisaient sur les champs de bataille, mais je ne permis à personne de me dépasser.

Bientôt l'équipage et le personnel sanitaire étaient retournés à leurs postes. Les blessés couchés dans les salles furent remontés aussi vite que possible et les premiers canots furent mis à la mer sans retard. Nos appels avaient été entendus et de nombreux bateaux accouraient à notre secours.

Dans ces moments, alors que beaucoup de Tommies blessés — dont plusieurs devaient être aidés comme des enfants — étaient couchés sans secours dans leurs cabines, le moral prussien était descendu en-dessous de zéro ! Nos lâches prisonniers firent encore une tentative pour



Le billet de banque de 20 francs émis par la Société Générale.

maîtriser un canot en quoi il réussirent. Mais le frère esquif, où ils s'étaient entassés, avait à peine touché la mer qu'il se retourna. Les Prussiens tombèrent à l'eau et s'y battirent entr'eux pour arriver à un autre bateau où se trouvait une quantité de grands blessés anglais.

Jamais je n'oublierai la conduite de nos hommes. Plusieurs, quelque pitoyable qu'était leur état, se formèrent en rangs, pendant qu'on s'occupait de cas plus graves. Et ceux qui étaient encore capables de rendre service descendirent dans les cales pour aider au sauvetage d'autres blessés amis ou ennemis. De ma vie je n'ai vu autant d'exemples d'héroïsme et de camaraderie. Je vis un homme amputé d'une jambe et ayant la tête enveloppée de bandages essayant de monter sur le pont au moyen de ses mains et tout aussi préoccupé à venir chercher du secours pour Fritz qu'à se sauver lui-même. Il hêla un camarade pour venir à l'aide d'un Prussien immobilisé par suite de blessures internes.

Un autre Tommy soutenait en boitant un officier prussien et l'aida à descendre dans le canot.

Il n'est pas possible de rendre à l'équipage et au personnel tout l'honneur qu'ils méritent, tous étaient des héros et restèrent à leur poste jusqu'à ce que le dernier blessé était évacué. Certains se défirent d'une partie de leurs vêtements, pour les jeter dans les canots à ceux qui avaient besoin d'habits chauds.

Le même esprit persista quand nous nous éloignâmes du lieu du drame.

Je vis un sergent se dépouiller de sa tunique pour en faire un oreiller à un blessé allemand. Un simple soldat tenant un ennemi dans les bras, faisait tous les efforts pour lui rendre sa position au moins supportable.

Au milieu de cette tragédie la note comique ne fut pas absente. Un simple soldat d'un quartier populaire de Londres entama une chansonnette dont les camarades reprirent le refrain en chœur :

« All dressed up and nowhere to go ». Après nous entendimes : « Take me back to Blighty » (1) et quand un bateau français vint à notre secours, ils chantèrent : « Pack up your troubles in your old kitbag ».

Les Français nous prodiguèrent une hospitalité inouïable. Aussitôt qu'ils eurent pris nos blessés à bord ils improvisèrent des lits, s'interdisant tout confort pour que blessés anglais et allemands puissent en avoir davantage. Des boissons chaudes et des cigarettes furent distribuées et quand le navire se dirigea vers un port anglais tout le monde chanta de tout cœur.

(1) Angleterre.

Ces blessés venaient de Vimy et d'Arras.

Un témoin du débarquement, déclara :

« Le « Hummingbird » ramena les sauvés par mauvais temps ; il pleuvait. Un grand nombre de spectateurs acclama les hommes. Pendant plus d'une minute les cris de bienvenue vinrent malgré la pluie saluer le « Hummingbird » qui répondit par le bruit strident de ses sirènes, plein de fier défi, qui nous paraissait comme un véritable « cheer » anglais.

Et lentement ils descendirent. C'était une longue file de pauvres êtres tristes, épuisés, se mouvant difficilement ; la tête, les bras, le cou ou les épaules enveloppés de pansements trempés par la pluie et l'eau de mer.

La plupart n'avaient plus dormis depuis plusieurs nuits ; tous venaient à peine d'échapper à la mort qui les guettait.

C'était pitié de voir dans leurs yeux la fatigue que nul ne pût cacher en de telles circonstances, mais il y avait en plus une expression qui dominait toute sentimentalité : une expression d'indomptable ténacité ! Les traits ne perdirent pas leur pâleur quoique les hommes étaient réchauffés, choyés et à leur aise.

Ils montèrent dans le train qui les attendait, remplissant l'un coupé après l'autre en une suite interminable. Affaissés sur les bancs ils laissèrent échapper de leurs lèvres serrées de courts soupirs de soulagement. Aucun n'avait envie de parler et probablement aucune parole n'eût été prononcée si quelqu'un n'avait été là pour questionner.

Je me promenai le long du train. Le silence de mort régnant partout semblait surnaturel ; partout dominait la fatigue corporelle et morale.

Toute l'aventure cependant fut considérée comme plus d'une tâche quotidienne ordinaire.

« Nous sommes à Blighty, camarade, ne l'oubliez pas », dit un homme. « Il me semble déjà comme si c'était un rêve de cinéma », répliqua un autre.

Quand la locomotive mit le train en marche, les sauvés témoignèrent encore une fois leur reconnaissance de la seule façon qui leur était possible : en poussant un hurrah ! formidable.

« Are you downhearted ? », clama un soldat et sous un « No » sonore, le train disparut dans la nuit.

Le navire-hôpital « Dover-Castle », au retour de Salonique, avec des blessés à bord fut torpillé dans la Méditerranée le 26 mai 1917.

Une première torpille l'endommagea et une seconde le fit sombrer. Le premier coup fut lancé sans le moindre avertissement. La soirée était superbe et la mer très



Contrôle Boche sur la vente des journaux.

calme. S'il en avait été autrement, plusieurs familles auraient eu à déplorer la perte d'un fils courageux. Le navire fut atteint à tribord et se coucha sur le côté.

Un grand trou avait été ouvert à tribord, et l'eau s'y engouffra en quantité. Un des canots de sauvetage fut brisé et les hommes qui s'y tenaient furent éparpillés dans tous les sens. Les machines s'arrêtèrent immédiatement.

Le bateau s'enfonça quelque peu mais put heureusement rester à flot.

Par bonheur il n'y avait que peu de blessés couchés à bord; la plupart des hommes pouvaient marcher.

« Si vous parlez de gagner la V. C. » (1) dit un matelot, elle se gagne plusieurs fois par des hommes qui ne semblent pas attacher d'importance à leur propre vie. Pensez qu'un navire qui fait eau peut sombrer à tout moment. »

Les blessés firent une fois de plus preuve de courage. Les officiers du bord et le personnel médical se dévouèrent jusqu'à la fin pour accomplir leur devoir. C'était un travail gigantesque de débarquer 600 blessés, mais il se fit.

Quand, à terre, on fit l'appel, il manquait six chauffeurs.

Le 4 janvier 1918, le « Rewa » sombra, laissant trois morts.

Le désastre du « Glenart Castle », le 26 février 1918, fut effroyant; ce navire-hôpital de 6.800 tonnes fut torpillé en pleine nuit par une mer agitée.

Les lumières s'éteignirent et le bateau sombra en moins de sept minutes.

Il y avait environ 200 personnes à bord; l'équipage, le personnel sanitaire, mais aucun blessé. Un habitant de Nieuport raconte;

« Tout alla bien, jusque vers 4 heures du matin, mercredi; le navire se trouvant alors à environ 50 milles à l'ouest de Lundy. J'étais à ce moment paisiblement couché. Il faisait nuit noire et la mer était très agitée. Tout à coup le navire reçut un choc formidable. La torpille

avait, apparemment, bien atteint son but, car, au bout de quelques secondes une forte explosion semblait enlever tout le côté du bateau.

En arrivant sur le pont, vêtu de mon pyjama, je remarquai que la plupart des canots de tribord étaient brisés, qu'une large brèche avait été ouverte au flanc.

La plus grande partie de la poupe était à niveau de l'eau et il était visible que le bateau sombrait rapidement. Quoique l'explosion avait éteint l'éclairage, il ne régnait aucune panique. Le capitaine Burt, parfaitement calme et très serviable, donnait du pont ses ordres jusqu'au moment où il disparut avec son navire dans les flots. »

Sept des neufs canots du navire avaient été mis à l'eau avec succès et après avoir été ballotté pendant sept heures environ par une mer démontée, les survivants furent déposés à terre par la goélette française « Feon », et un destroyer américain.

Ceux qui furent sauvés n'oublieront jamais les cris déchirants des femmes et des hommes luttant de toute part contre les vagues, cris qui persistèrent longtemps.

Cent cinquante vies humaines se perdirent par ce lâche attentat sur des êtres sans défense.

UNE VISION D'ENFER

Ceux, qui ont connu la vie au front en parlent comme d'une vision d'Enfer du Dante. Nous détachons quelques pages du « Feu » de Barbusse, dans lesquelles l'auteur nous donne une description poignante de ce que fut le martyre qu'ont souffert, si vaillamment et avec un courage sublime, nos héroïques soldats.

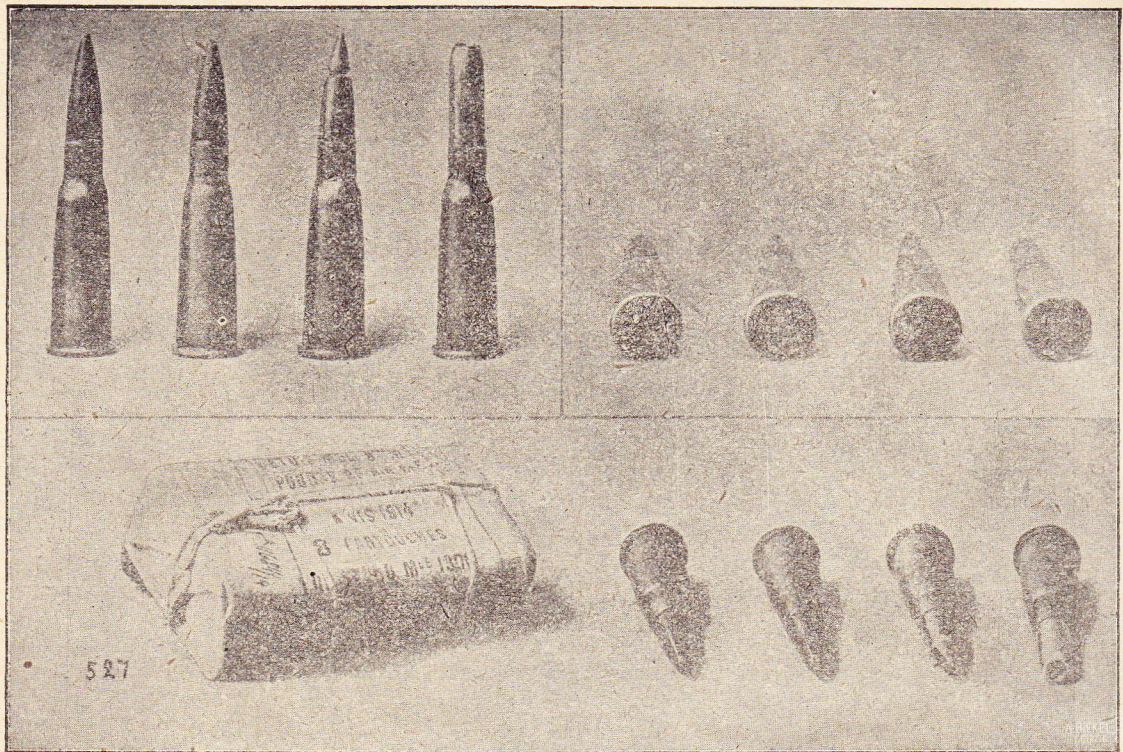
Réveillé brusquement, j'ouvre les yeux dans le noir.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est ton tour de garde. Il est deux heures du matin, me dit le caporal Bertrand que j'entends, sans le voir, à l'orifice du trou au fond duquel je suis étendu.

Je grogne que je viens, je me secoue, bâille dans l'étroit abri sépulcral; j'étends les bras et mes mains touchent la glaise molle et froide. Puis je rampe au milieu de l'ombre lourde qui obstrue l'abri, en fendant l'odeur épaisse, entre les corps intensément affalés des dormeurs. Après

(1) Victoria-cross.



Balles dum-dum employées par les Boques.

quelques accrochages et faux pas sur les équipements, des sacs, et des membres étirés dans tous les sens, je mets la main sur mon fusil et je me trouve debout à l'air libre, mal réveillé et mal équilibré, assailli par la brise aiguë et noire.

Je suis, en grelottant, le caporal qui s'enfonce entre de hauts entassements sombres dont le bas se resserre étrangement sur notre marche. Il s'arrête. C'est là. Je perçois une grosse masse se détacher à mi-hauteur de la muraille spectrale, et descendre. Cette masse hennit un bâillement. Je me hisse dans la niche qu'elle occupait.

La lune est cachée dans la brume, mais il y a répandue sur les choses une très confuse lueur à laquelle l'œil s'habitue à tâton. Cet éclaircissement s'éteint à cause d'un large lambeau de ténèbres qui plane et glisse là-haut. Je distingue à peine après l'avoir touché l'encadrement et le trou du créneau devant ma figure, et ma main avertie rencontre, dans un enfoncement aménagé, un fouillis de manches de grenades.

— Ouvre l'œil, hein, mon vieux, me dit Bertrand, à voix basse. N'oublie pas qu'il y a notre poste d'écoute, là, en avant, sur la gauche. Allons, à tout à l'heure.

Son pas s'éloigne, suivi du pas ensommeillé du veilleur que je relève.

Les coups de fusil crépitent de tous côtés. Tout à coup, une balle claque net dans la terre du talus où je m'appuie. Je mets la face au créneau. Notre ligne serpente dans le haut du ravin : le terrain est en contre-bas devant moi, et on ne voit rien dans cet abîme de ténèbres où il plonge. Toutefois, les yeux finissent par discerner la file régulière des piquets de notre réseau plantés au seuil des flots d'ombre, et, çà et là, les plaies rondes d'entonnoirs d'obus, petits, moyens ou énormes ; quelques-uns, tout près, peuplés d'encombrements mystérieux. La bise me souffle dans la figure. Rien ne bouge, que le vent qui passe et que l'immense humidité qui s'égoutte. Il fait froid à frissonner sans fin. Je lève les yeux : je regarde ici, là. Un deuil épouvantable écrase tout. J'ai l'impression d'être tout seul, naufragé, au milieu d'un monde bouleversé par un cataclysme.

Rapide illumination de l'air : une fusée. Le décor où je suis perdu s'ébauche et pointe autour de moi. On voit se découper la crête, déchirée, échevelée, de notre tran-

chée, et j'aperçois, collés sur la paroi d'avant, tous les cinq pas, comme des larves verticales, les ombres des veilleurs. Leur fusil s'indique, à côté d'eux, par quelques gouttes de lumière. La tranchée est étayée de sacs de terre ; elle est élargie de partout et, en maints endroits, éventrée par des éboulements. Les sacs de terre, aplatis les uns sur les autres et disjoints, ont l'air, à la lueur astrale de la fusée, de ces vastes dalles démantelées d'antiques monuments en ruines. Je regarde au créneau. Je distingue, dans la vaporeuse atmosphère blafarde qu'à épandue le météore, les piquets rangés et même les lignes ténues des fils de fer barbelés qui s'entre-croisent d'un piquet à l'autre. C'est, devant ma vue, comme des traits à la plume qui gribouillent et raturent le champ blême et troué. Plus bas, dans l'océan nocturne qui remplit le ravin, le silence et l'immobilité s'accumulent...

La tempête n'éclata pas, cette nuit-là. A la fin de ma longue attente, aux premières trainées du jour, il y eut même accalmie.

Tandis que l'aube s'abaissait sur nous comme un soir d'orage, je vis encore une fois émerger et se recréer sous l'écharpe de suie des nuages bas, les espèces de rives abruptes tristes et sales, infiniment sales, bossuées de débris et d'immondices, de la croulante tranchée où nous sommes.

La lividité de la nue blêmit et plombe les sacs de terre aux plans vaguement luisants et bombés, tel un long entassement de viscères et d'entrailles géantes mises à nu sur le monde.

Dans la paroi, derrière moi, se creuse une excavation, et là un entassement de choses horizontales se dresse comme un bûcher.

Des troncs d'arbres ? Non : ce sont les cadavres...

Je me retourne et je contemple ces morts qui peu à peu s'exhument des ténèbres, exhibant leurs formes raidies et maculées. Ils sont quatre. Ce sont nos compagnons Lamuse, Barque, Biquet et le petit Eudore. Ils se décomposent là, tout près de nous, obstruant à moitié le large sillon tortueux et boueux que les vivants s'intéressent encore à défendre.

On les a posés tant bien que mal ; ils se calent et s'écrasent, l'un sur l'autre. Celui d'en haut est enveloppé d'une toile de tente. On avait mis sur les autres figures des mouchoirs, mais en les frôlant, la nuit, sans voir, ou bien le jour, sans faire attention, on a fait tomber les



Petits Français présentant leurs marchandises aux Anglais.

mouchoirs, et nous vivons face à face avec ces morts, amoncelés là comme un bûcher vivant.

* * *

Il y a quatre nuits qu'ils ont été tués ensemble. Je me souviens mal de cette nuit, comme d'un rêve que j'ai eu. Nous étions de patrouille, eux, moi, Mesnil André, et le caporal Bertrand. Il s'agissait de reconnaître un nouveau poste d'écoute allemand signalé par les observateurs d'artillerie. Vers minuit, on est sorti de la tranchée, et on a rampé sur la descente, en ligne, à trois ou quatre pas les uns des autres, et on est descendu ainsi très bas dans le ravin, jusqu'à voir, gisant devant nos yeux, comme l'aplatissement d'une bête échouée, le talus de leur Boyau International.

Après avoir constaté qu'il n'y avait pas de poste dans cette tranche de terrain, on a remonté, avec des précautions infinies; je voyais confusément mon voisin de droite et mon voisin de gauche comme des sacs d'ombre, se traîner, glisser lentement, onduler, se rouler dans la boue, au fond des ténèbres, poussant devant eux l'aiguille de leur fusil. Des balles sifflaient au-dessus de nous, mais elles nous ignoraient, ne nous cherchaient pas. Arrivés en vue de la bosse de notre ligne, on a soufflé un instant; l'un de nous a poussé un soupir, un autre a parlé. Un autre s'est retourné, en bloc, et son fourreau de baïonnette a sonné contre une pierre.

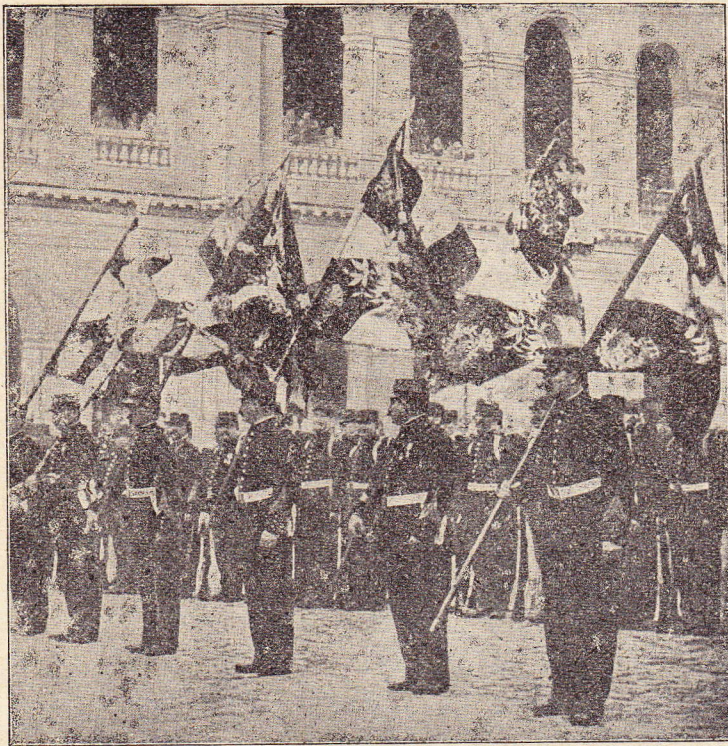
Aussitôt une fusée a jailli en rugissant du Boyau International. On s'est plaqué par terre, étroitement, éperdu-

ment, on a gardé une immobilité absolue, et on a attendu là, avec cette étoile terrible suspendue au-dessus de nous et qui nous baignait d'une clarté de jour, à vingt-cinq ou trente mètres de notre tranchée.

Alors une mitrailleuse placée de l'autre côté du ravin a balayé la zone où nous étions. Le caporal Bertrand et moi avons eu la chance de trouver devant nous, au moment où la fusée montait, rouge, avant d'éclater en lumière, un trou d'obus où un chevalet cassé trempait dans la boue; on s'est aplati tous les deux contre le rebord de ce trou, on s'est enfoncé dans la boue autant qu'on a pu et le pauvre squelette de bois pourri nous a cachés. Le jet de la mitrailleuse a repassé plusieurs fois. On entendait un sifflement perçant au milieu de chaque détonation, les coups secs et violents des balles dans la terre, et aussi des claquements sourds et mous suivis de geignements, d'un petit cri et, soudain, d'un gros ronflement de dormeur qui s'est élevé puis a graduellement baissé.

Bertrand et moi, frôlés par la grêle horizontale des balles qui, à quelques centimètres au-dessus de nous, traçaient un réseau de mort et écorchaient parfois nos vêtements, nous écrasant de plus en plus, n'osant risquer un mouvement qui aurait haussé un peu une partie de notre corps, nous avons attendu.

Enfin, la mitrailleuse s'est tue, dans un énorme silence. Un quart d'heure après, tous les deux, nous nous sommes glissés hors du trou d'obus en rampant sur les coudes et nous sommes enfin tombés comme des paquets, dans notre poste d'écoute. Il était temps, car, en ce moment,



Drapeaux pris aux Allemands. Aux Invalides Paris.

le clair de lune a brillé. On a dû demeurer dans le fond de la tranchée jusqu'au matin, puis jusqu'au soir. Les mitrailleuses en arrosaient sans discontinuer les abords.

Par les créneaux du poste, on ne voyait pas les corps étendus, à cause de la déclivité du terrain; sinon, tout à ras du champ visuel, une masse qui paraissait être le dos de l'un d'eux. Le soir, on a creusé une sape pour atteindre l'endroit où ils étaient tombés. Ce travail n'a pu être exécuté en une nuit; il a été repris la nuit suivante par les pionniers, car, brisés de fatigue, nous ne pouvions plus ne pas nous endormir.

En me réveillant d'un sommeil de plomb, j'ai vu les quatre cadavres que les sapeurs avaient atteints par-dessous, dans la plaine, et qu'ils avaient accrochés et halés avec des cordes dans leur sape.

Chacun d'eux contenait plusieurs blessures à côté l'une de l'autre, les trous des balles distants de quelques centimètres : la mitrailleuse avait tiré serré.

On n'avait pas retrouvé le corps de Mesnil André. Son frère Joseph a fait des folies pour le chercher; il est sorti tout seul dans la plaine constamment balayée, en large, en long et en travers par les tirs croisés des mitrailleuses. Le matin, se traînant comme une limace, il a montré une face noire de terre et affreusement défaite, en haut du talus.

On l'a rentré, les joues égratignées aux ronces des fils de fer, les mains sanglantes, avec de lourdes mottes de boue dans les plis de ses vêtements et puant la mort. Il répétait comme un maniaque : « Il n'est nulle part. » Il s'est enfoncé dans un coin avec son fusil, qu'il s'est mis à nettoyer, sans entendre ce qu'on lui disait, et en répétant : « Il n'est nulle part. »

Il y a quatre nuits de cette nuit-là et je vois les corps se dessiner, se montrer, dans l'aube qui vient encore une fois laver l'enfer terrestre.

Barque, raidi, semble démesuré. Ses bras sont collés le long de son corps, sa poitrine est effondrée, son ventre creusé en cuvette. La tête surélevée par un tas de boue, il regarde venir par-dessus ses pieds ceux qui arrivent par la gauche, avec sa face assombrie, souillée de la tache visqueuse des cheveux qui retombent, et où d'épaisses croûtes de sang noir sont sculptées, ses yeux ébouillantés : saignants et comme cuits.

Eudore, lui, paraît au contraire tout petit, et sa petite

figure est complètement blanche, si blanche qu'on dirait une face enfarinée de Pierrot, et c'est poignant de la voir faire tache comme un rond de papier blanc parmi l'enchevêtrement gris et bleuâtre des cadavres.

Le Breton Biquet, trapu, carré comme une dalle, apparaît tendu dans un effort énorme : il a l'air d'essayer de soulever le brouillard; cet effort profond déborde en grimace sur sa face bossuée par les pommettes et le front saillant, la pétrit hideusement, semble hérissier par places ses cheveux terreux et desséchés, fend sa mâchoire pour un spectre de cri, écarte toutes grandes ses paupières sur ses yeux ternes et troubles, ses yeux de silex; et ses mains sont contractées d'avoir griffé le vide.

Barque et Biquet sont troués au ventre. Eudore à la gorge. En les traînant et en les transportant, on les a encore abîmés.

Le gros Lamuse, vide de sang, avait une figure tuméfiée et plissée dont les yeux s'enfonçaient graduellement dans leurs trous, l'un plus que l'autre. On l'a entouré d'une toile de tente qui se trempe d'une tache noirâtre à la place du cou. Il a eu l'épaule droite hachée par plusieurs balles et le bras ne tient plus que par des lanières d'étoffe de la manche et des ficelles qu'on y a mises.

La première nuit qu'on l'a placé là, ce bras pendait hors du tas des morts et sa main jaune, recroquevillée sur une poignée de terre, touchait les figures des passants. On a épinglé le bras à la capote.

Un nuage de pestilence commence à se balancer sur les restes de ces créatures avec lesquelles on a si étroitement vécu, si longtemps souffert.

Quand nous les voyons, nous disons : « Ils sont morts tous les quatre. » Mais ils sont trop déformés pour que nous pensions vraiment : « Ce sont eux. » Et il faut se détourner de ces monstres immobiles pour éprouver le vide qu'ils laissent entre nous et les choses communes qui sont déchirées.

Ceux des autres compagnies ou des autres régiments, les étrangers, qui passent ici le jour — la nuit, on s'appuie inconsciemment sur tout ce qui est à portée de la main, mort ou vivant — ont un haut-le-corps devant ces cadavres plaqués l'un sur l'autre en pleine tranchée. Parfois, ils se mettent en colère :

— A quoi qu'on pense, de laisser là ces macchabs ?

— C'est 't honteux.



Instruction de Recrues Belges au Mans.

Puis ils ajoutent :

— C'est vrai qu'on ne peut pas les ôter de là.

En attendant, ils ne sont enterrés que dans la nuit.

Le matin est venu. On découvre, en face, l'autre versant du ravin : la côte 119, une colline rasée, pelée, grâtée — veinée de boyaux tremblés et striée de tranchées parallèles montrant à vif la glaise et la terre crayeuse. Rien n'y bouge et nos obus qui y déferlent ça et là, avec de larges jets d'écume comme des vagues immenses, semblent frapper leurs coups sonores contre un grand môle ruineux et abandonné.

Mon tour de veille est terminé, et les autres veilleurs, enveloppés de toiles de tente humides et coulantes, avec leurs zébrures et leurs plaquages de boue, et leurs visages livides, se dégagent de la terre où ils sont encastrés, se meuvent et descendent. Le deuxième peloton vient occuper la banquette de tir et les créniaux. Pour nous, repos jusqu'au soir...

Tout en mangeant, Paradis me regarde fixement. Je m'approche de lui.

— Tu as une bonne tête.

— T'occupe pas, répond-il. J'voudrais t'causer. Viens voir par ici.

Il tend la main vers son quart demi-plein, posé près de son couvert et de ses affaires, hésite, puis se décide à mettre en sûreté le vin dans son gosier et le quart dans sa poche. Il s'éloigne.

Je le suis. Il prend en passant son casque qui bée sur la banquette de terre. Au bout d'une dizaine de pas, il se rapproche de moi et me dit tout bas, avec un drôle d'air, sans me regarder, comme il fait quand il est ému :

— Je sais où est Mesnil André. Veux-tu le voir? Viens.

En disant cela, il ôte son bonnet de police, le plie et l'empoché, met son casque. Il repart. Je le suis sans mot dire.

Il me conduit à une cinquantaine de mètres de là, vers l'endroit où se trouve notre gaitoune commune et la passerelle de sacs sous laquelle on se glisse, avec, chaque fois l'impression que cette arche de boue va vous tomber sur les reins. Après la passerelle, un creux se présente dans le flanc de la tranchée, avec une marche faite d'une claie engluée de glaise. Paradis monte là, et me fait signe de le suivre sur cette étroite plate-forme glissante. Il y avait en ce point, naguère, un crénneau de veilleur qui a été démoli. On a refait le crénneau plus bas avec deux pare-balles. On est obligé de se plier pour ne pas dépasser cet agencement avec la tête.

Paradis me dit, à voix toujours très basse :

— C'est moi qui ai arrangé ces deux boucliers-là, pour voir — parce que j'avais mon idée, et j'ai voulu voir. Mets ton œil au trou de çà-là.

— Je ne vois rien. La vue est bouchée. Qu'est-ce que c'est que ce paquet d'étoffes ?

— C'est lui, dit Paradis.

Ah ! c'était un cadavre, un cadavre assis dans un trou épouvantablement proche...

Ayant aplati ma figure contre la plaque d'acier, et collé ma paupière au trou du pare-balles, je le vis tout entier. Il était accroupi, la tête pendante en avant entre les jambes, les deux bras posés sur les genoux, les mains demi-fermées, en crochets, — et tout près, tout près ! — reconnaissable, malgré ses yeux exorbités et opaques qui louchaient, le bloc de sa barbe vaseuse et sa bouche torquée qui montrait les dents. Il avait l'air, à la fois, de sourire et de grimacer à son fusil, embourbé, debout, devant lui. Ses mains tendues en avant étaient toutes bleues en dessus et écarlates en dessous, empourprées par un humide reflet d'enfer.

C'était lui, lavé de pluie, pétri de boue et d'une espèce d'écume, souillé et horriblement pâle, mort depuis quatre jours, tout contre notre talus, que le trou d'obus où il était terré avait entamé. On ne l'avait pas trouvé parce qu'il était trop près !

Entre ce mort abandonné dans sa solitude surhumaine, et les hommes qui habitent la gaitoune, il n'y a qu'une mince cloison de terre, et je me rends compte que l'endroit où je pose la tête pour dormir correspond à celui où ce corps terrible est buté.

Je retire ma figure de l'œillet.

Paradis, et moi nous échangeons un regard.

— Faut pas lui dire encore. souffle mon camarade.

— Non, n'est-ce pas, pas tout de suite...

— J'ai parlé au capitaine pour qu'on le fouille; et il a dit aussi : « Faut pas le dire tout de suite au petit. »

Un léger souffle de vent a passé.

— On sent l'odeur !

— Tu parles.

On la renifle, elle nous entre dans la pensée, nous chavire l'âme.

— Alors, comme ça, dit Paradis, Joseph reste tout seul sur six frères. Et j'vas t'dire une chose, moi : j'crois qu'il rest'a pas longtemps. C'gars-là s'ménagera pas, i' s'f'ra zigouiller. Il faudrait qu'il lui tombe du ciel une bonne blessure, autrement, il est foutu. Six frères, c'est trop, ça. Tu trouves pas qu'est trop ?

Il ajouta,

— C'est épataant c'qu'il était près de nous.

— Son bras est posé juste contre l'endroit où je mets ma tête.

— Oui, dit Paradis, son bras droit où il y a la montre au poignet.

La montre... Je m'arrête... Est-ce une idée, est-ce un rêve... Il me semble, oui, il me semble bien, en ce moment, qu'avant de m'endormir, il y a trois jours, la nuit



Assaut des Anglais munis des masques respiratoires.

où on était si fatigués, j'ai entendu comme un tic tac de montre et que même je me suis demandé d'où cela sortait.

— C'était p't'êt ben tout d'même c'te montre que t'entendais à travers la terre, dit Paradis, à qui j'ai fait part de mes réflexions. Ça continue à réfléchir et à tourner, même quand l'bonhomme s'arrête. Dame, ça vous connaît pas, c'te mécanique; ça survit tout tranquillement en rond son p'tit temps.

Je demandai :

— Il a du sang aux mains; mais où a-t-il été touché?

— Je n'sais pas. Au ventre, je crois, il me semble qu'il y avait du noir au fond d'lui. Ou bien à la figure. T'as pas remarqué une petite tache sur la joue?

Je me remémore la face glauque et hirsute du mort

— Oui, en effet, il y a quelque chose sur la joue. là. Oui, peut-être elle est entrée là...

— Attention ! me dit précipitamment Paradis, le voilà ! Il n'aurait pas fallu rester ici.

Mais nous restons quand même, irrésolus, balancés, tandis que Joseph Mesnil s'avance droit sur nous. Jamais il ne nous a paru si frêle. On voit de loin sa pâleur, ses traits serrés, forcés, il se voûte en marchant et va doucement, accablé par la fatigue infinie et l'idée fixe.

— Qu'est-ce que vous avez à la figure? me demande-t-il.

Il m'a vu montrer à Paradis la place de la balle.

Je feins de ne pas comprendre, puis je lui fais une réponse évasive quelconque.

— Ah ! répond-il d'un air distrait.